

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 4

Artikel: L'erreur
Autor: Duplan, J.-L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219302>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

plus que le simple fait de briser la coquille.

Le gremailage est une cérémonie. Quand vient l'hiver, on casse les noix en famille, avec l'aide des voisins. Les hommes brisent les coques à coups de marteau, sur une petite enclume faite d'une pierre creuse. Les femmes et les jeunes filles extraient les cerneaux, ou grumeaux. On chante, on conte des légendes, on bavarde, on boit du vin nouveau. On déguste tard dans la soirée, le grumeau avec du pain de ménage frais. Tout cet ensemble constitue la « gremaille ». Gremailier, c'est casser et éplucher les noix en compagnie, au cours des longues soirées d'hiver.

Rien n'est plus joli que l'apport des noix dans les veillées. Nos concitoyens alémaniques les accompagnent du cidre de l'année, en honneur dans tous les ménages. Les enfants s'amusaient avec les coquilles dont ils font des esquifs et coiffent leurs jouets, au gré de leur fantaisie et sans s'occuper du « verbe » qui leur a dévolu les coquilles brunes...

Ainsi donc, selon les régions ou les pays de langue française, la même opération est désignée par des mots très différents. Mais nous avons vu que le verbe « monder » a pour lui l'autorité du dictionnaire. Donc, désormais, en écrivant, énoissant, énoissant ou gremailant, tout le monde « mondera ».

Boîte aux lettres. — A Monsieur Blanc-Rouge, artiste peintre, à Vuillerens-Gare... Puisque vous nous faites l'honneur de nous demander notre avis sur la critique en général, nous vous le donnons volontiers et sans frais. Nous croyons que cette dernière est aisée mais que l'art est difficile. (Ne pas confondre avec le lard qui lui se fond facilement).

Voici encore une autre définition qui nous paraît assez juste. La critique est comme l'oiseau connu sous le nom de manchot ; l'une et l'autre possèdent beaucoup de bec mais peu de bras.

* * *

Dans l'un de nos journaux locaux on pouvait lire il y a une huitaine de jours l'annonce que voici :

« On demande à acheter petite layette en bon état. S'adresser au bureau du journal. »

Il s'agit évidemment d'un horloger attendant la visite de la Mère Cigogne.

L'ERREUR

LES demoiselles Vernier étaient deux vieilles filles charmantes. Probablement qu'elles étaient charmantes déjà au temps de leur jeunesse, mais peut-être moins, à cause que leur charme était fait surtout de la bonté qu'elles avaient acquise au cours des ans. Elles avaient remarqué que ce qui donne le plus de fil à retordre aux hommes sur la terre, c'est les mauvais tours qu'ils se jouent les uns aux autres, tandis qu'ils devraient être aux petits soins et se traiter en frères, ou tout au moins en cousins germains. Les demoiselles Vernier ne traitaient pas tous les hommes en cousins germains, mais, au lieu de les examiner de l'œil du maquignon qui cherche les défauts d'un cheval, elles les regardaient d'un œil ami, et réussissaient chaque fois à leur trouver des vertus toutes plus belles les unes que les autres. Cette confiance excessive n'était pas sans procurer aux deux sœurs de grandes désillusions, d'autant plus qu'elles étaient riches et ouvraient facilement leur portemonnaie.

Au village, qu'elles habitaient toute l'année, et où elles étaient à peu près les seules dames, on les aimait, mais on riait un peu d'elles à cause que, mal douées pour l'observation, elles savaient peu de choses de la vie et des travaux des paysans, et que les conseils qu'elles leur distribuaient volontiers ne leur étaient guère plus utiles qu'une flûte à un rossignol. Si les gens d'un certain âge aimaient les demoiselles Vernier, il n'en était pas ainsi de la jeunesse, et surtout des jeunes filles qui ne pouvaient pas les souffrir. Cela venait de ce que ces deux demoiselles trouvaient toujours les filles trop jeunes pour être mariées, eussent-elles l'âge de la première épingle, et ne se gênaient pas pour le dire aux mamans, dont la plupart, déjà, n'é-

taient que trop de cet avis... Personne, d'ailleurs, ne savait pourquoi ces demoiselles regardaient le mariage d'un œil si peu favorable... Peut-être avaient-elles vu, dans leur vie déjà longue, beaucoup de mauvais ménages, peut-être avaient-elles lu des livres où le mariage est mal représenté. Elles n'en avaient jamais voulu pour leur compte, et vraiment, on se représentait aussi bien les demoiselles Vernier chantant l'Internationale dans un cortège du premier mai, que soignant des petits enfants ! Quoi qu'il en soit, et quelles que fussent leurs raisons, ces dames, pour avoir tenté de s'opposer aux décrets de la Providence, qui veut que les jeunes gens s'aiment, se marient et aient des enfants, furent bien punies. Elles habitaient une belle maison où elles aimaient à recevoir beaucoup de visites. Et pas seulement les messieurs et les dames de leur monde qui les venaient voir dans d'élégantes automobiles, mais toute espèce de petites gens modestes qui s'essayaient longtemps les pieds avant d'oser entrer et qu'elles traitaient avec autant d'urbanité que s'ils fussent venus dans une limousine, avec un valet de pied à côté du chauffeur... Ces dames recevaient aussi une quantité de pasteurs, de missionnaires, d'agents de la Croix-bleue, et une fois par année, dans leur beau jardin, les jeunes gens de l'Union chrétienne. Ces jeunes messieurs passaient là d'agréables moments. Ils chantaient, jouaient au croquet, lorgnaient à travers un télescope, écoutaient une homélie, et buvaient du thé. Et pour ce thé, justement, en cette année où nous sommes, les demoiselles Vernier se trouvaient très embarrassées. L'année d'avant, sans méfiance, elles avaient cru bien faire d'inviter quelques jeunes filles pour leur aider à le servir. Par malheur, l'une d'elles avait plu à un de ces jeunes gens, il avait plu aussi, ils s'étaient revus, s'étaient plu toujours davantage, et, pour finir, s'étaient mariés bel et bien. Ce souvenir était désagréable aux demoiselles Vernier qui, pour éviter que pareille chose recommence, avaient décidé qu'aucun minois de jeune fille n'apparaîtrait chez elles au jour de l'invitation.

— Nous nous en tirerons comme nous pourrions, décida l'aînée, les bonnes feront leur possible, et Judith viendra nous aider.

— C'est une bonne idée, approuva la cadette, Judith ne demande qu'à nous être agréable.

Or Judith était la nièce bien aimée de ces demoiselles. Quoique riche et jolie, elle avait miraculeusement échappé au mariage, et ses tantes maintenant que tout danger était passé, en bénissaient le ciel chaque fois qu'elles y pensaient. De la ville où elle habitait, Judith vint donc pour servir du thé à de petits jeunes gens imberbes. Quoiqu'elle eût laissé sa jeunesse loin en arrière, elle était encore une belle personne, grande et intimidante, qui portait d'habitude des chapeaux superbes. Les petits jeunes gens, tandis que, de ses blanches mains où brillaient des bagues, elle leur présentait des petits gâteaux, la regardaient avec une craintive admiration, comme les eunuques du roi Salomon devaient regarder la reine de Saba... Tandis qu'elle allait de droite et de gauche avec son assiette à gâteaux, elle avisa un de ces messieurs qui, tout seul sur un banc, contemplait la vue.

— Monsieur, lui dit-elle d'un ton affable, vous êtes bien seul, n'aimeriez-vous pas jouer au croquet ?

Il sursauta et se retourna. Ce n'était pas un jeune homme, mais un homme jeune encore, avec une barbe en pointe, et, derrière le lorgnon, un regard un peu triste. Il devait être timide, car il rougit en répondant :

— Je regardais les montagnes